

LA NUIT
DU MONDE

Fiction & Cie



Patrick Roegiers

LA NUIT DU MONDE

roman

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« *Fiction & Cie* »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-102381-7

© Éditions du Seuil, janvier 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr
www.fictionetcie.com

À ceux qui lisent.

« Ulysse n'a jamais été plus loin que le titre. »

James Joyce
lettre du 6 février 1907,
à Stanislas Joyce, *Lettres III*.

« Cette nuit, j'ai mis le mot "fin". [...] Maintenant, je peux mourir. »

Marcel Proust, printemps 1922
in Céleste Albaret, *Monsieur Proust*.

« L'amitié est un artifice social, comme le capitonnage d'un fauteuil ou la distribution des poubelles [...]. »

Samuel Beckett, *Proust*.

Première partie

La soirée du Ritz

PREMIER CHAPITRE

La soirée battait son plein lorsque s'était présenté dans le hall étincelant du Ritz un personnage irréel que l'on n'attendait plus. Salué par le portier en jaquette et gibus qui l'escortait comme un revenant, il semblait venu de très loin et s'avavançait avec une lenteur apprêtée, en glissant sur la pointe des pieds, telle une apparition. Il ne comptait pas sortir ce soir-là car il ne s'était pas couché depuis cinquante heures et avait bu dix-huit tasses de café pour se tenir éveillé, si bien qu'il titubait sur ses jambes, mais n'était pas « désendormi » parce qu'il avait travaillé tout le jour sans s'arrêter et ne s'était levé qu'à dix heures du soir. Il avait longuement tourné en rond selon son habitude, tant il voulait être certain de trouver l'assistance au complet quand il arriverait. Une des raisons de son retard était la difficulté qu'il éprouvait à s'habiller dès lors qu'il avait décidé de sortir. En effet, il devait revêtir, par crainte d'attraper froid, un tricot, voire deux, sous sa chemise, en dissimuler l'épaisseur, nouer sa cravate en essayant de boutonner ses bottines, les quitter pour revenir à la cravate dont le nœud s'était défait, puis

recommencer à lacer l'autre bottine, tout en veillant à ne pas oublier ses boutons de manchettes et à ne pas se tromper de chaussettes.

Ainsi affété comme une gravure de mode, emmitonné dans cet accoutrement d'une autre époque, il enfilait sur sa chemise de nuit sa pelisse hors d'âge, pour ne pas dire hors d'usage, qui était doublée de vison et à col de loutre élimé car il ne supportait pas les vêtements neufs, sur laquelle il passait ensuite sa lourde redingote croisée en laine presque noire à revers de velours qu'il portait hiver comme été, ainsi qu'un manteau de vigogne gris perle trop clair, avec doublure en satin parme, fermé par une double série de trois boutons, puis un autre confectionné exprès pour ses vacances à Cabourg, où il se rendait en train et couchait selon son habitude au dernier étage du Grand Hôtel où de « terribles pluies » le gênaient, puis un cinquième doublé de carreaux noirs et blancs, et trois autres encore qui les couvraient tous, mais il aurait pu en endosser davantage, si bien qu'il portait l'un sur l'autre huit manteaux comme autant de mois successifs, le dernier étant un paletot d'été léger, doublé de violet. Malgré cet amas de pelures pareilles à un oignon, et bien qu'on fût en mai, il grelottait de froid. Son cou débordait du haut col lustré de la chemise, empesée et bâillante, bourrée de coton hydrophile qui saillait comme d'un ours en peluche crevé ainsi que d'ouate protectrice perçant de son plastron bombé, en surplomb du gilet aux boutons dépareillés et du pantalon en accordéon à moitié retroussé qui cassait sur ses souliers aussi fins que des escarpins moulant des pieds de femme.

Déguisé autant qu'habillé, carrossé sous cette carapace pesante, chancelant et hagard, le dos voûté, le thorax rentré, légèrement penché, il avait franchi sans encombre la porte du salon feutré à travers laquelle passaient à peine ses épaules en portemanteau et s'était effondré, à bout de forces, sur un divan recouvert de tussor au bord duquel il semblait tenir par miracle. On aurait dit qu'il lévissait entre deux chaises, sans se poser, comme s'il était entré par effraction, ou qu'il s'était assis par mégarde sur des aiguilles à tricoter. Engoncé dans le col de son pardessus de base emmailloté des sept autres dont ressortaient, Dieu sait comment, les manches trop longues couvrant les mains glacées aux doigts raides rivés sur les genoux, il offrait de détailler à loisir son menton lourd, ses yeux en amande aux prunelles brillantes, cernés de mauve par l'insomnie, qui étincelaient d'une lueur de braise, son visage albuginé, barbouillé de fard, poudré, pimponné, d'une pâleur lunaire, aux lèvres rougies au carmin, aux oreilles anxieuses, aux joues creusées, aux pommettes bombées, son long nez busqué aux narines frémissantes, obombré par les cheveux noir d'encre ou aile de corbeau, sans fil blanc, dont il était si fier, mais épais et mal coupés, non taillés depuis des mois, enfin, la barbe presque bleue qui semblait postiche comme celle que colle avant l'entrée en scène un acteur pour tenir son rôle, ainsi que la virgule des sourcils et la cédille de la moustache attestant qu'il traitait sa figure comme une œuvre.

Mais de quelle planète venait-il donc ?

Fidèle à sa réputation de dilettante de salon ou de lucubrateur nocturne, il avait l'air dans la lune, qu'on appelait la courrière

des morts. L'astre avait pour lui le visage de l'enfance, et, appuyé sur son coude gauche, les sourcils de jais froncés, tenant de la main placée en éventail sur la bouche une cigarette qu'il ne fumait pas, il faisait mine de fermer les yeux. Mais son regard boutonné, aux prunelles dilatées, veillait sous les paupières en capote de fiacre. Son visage au teint de lait était appuyé sur l'avant-bras. Il avait l'air d'un enfant très vieux négligé par sa mère et qui sentait le mois. Mais aussi de quelqu'un qui n'a pas vu le jour depuis des années et, malgré les pelisses amoncelées sur son dos, l'échine voûtée, la cage thoracique anormalement cambrée, claquait des dents et, comme s'il soufflait un vent glacial, frissonnait jusqu'à la moelle bien que trois semaines avant sa venue on eût veillé à fermer toutes les fenêtres du restaurant et de la galerie comme il l'avait recommandé.

CHAPITRE 2

Son nom qui s'énonçait « Prou » s'était aussitôt répandu comme une traînée de poudre : « C'est Marcel Proust ! » Mais l'on disait aussi « Proust du Ritz » ou « le *petit* Proust du Ritz ». C'était un habitué du palace de la place Vendôme, carrefour de la haute société, qui était devenu son quartier général ainsi que son second domicile. Il en savait tous les recoins, les cuisines, les couloirs et la cave où il délogeait les cafards, pschittt !, actionnait les douches de salle de bains, pschiiiiit !, dont était muni chaque appartement, si bien qu'il avait songé à en occuper un à l'année. Mais on entendait avec une intensité égale à celle du cri des baleines le vlouf ! des chasses d'eau, le broooooewww de la baignoire qui se vidait, le cloc ! clop ! floc ! plic ! ploc ! du robinet qui gouttait – ah, les problèmes de plomberie ! –, le clang-clang des tuyaux du chauffage, le boïng du ressort, le crouic du matelas qui grinçait, le ploc des ventouses, le clop du bouchon, le crr-crr du parquet, le clic-clac de l'interrupteur, le bling du verre sur la console, le cling de la fiole, le clac-clac des dents, le cloc ! du dentier mal ajusté, le chtoc d'un coup ou le

schlong d'une baffé en pleine poire, le badaboum de la chute, le tic-tac-tic-tac du réveil, le chchch! de celui qui voulait dormir, le crac-zim-boum du galant saisi par le démon de midi.

- Qu'est-ce que le Ritz?
- C'est Paris.
- Et qu'est-ce que Paris?
- C'est le Ritz!

Proust, qui détestait la tonalité de son nom et exigeait que l'on dise « Marcel Proust » et non « Proust » tout court, ou qu'on le prononce avec un *l*, connaissait le maître d'hôtel, les portiers, les bagagistes, le cuisinier, le voiturier, les plongeurs, le sommelier, le caviste, les valets de chambre et de pied, qui se pliaient en quatre pour combler ses désirs et le servir même après minuit. Ce qui n'était pas offert à tout le monde. Mais il venait du « tiroir d'en haut » et, croisant le directeur à une heure indue, il s'inquiétait : « Comment, vous êtes encore là si tard ? » Ce dernier, fort obligeamment, lui répondait : « Mais c'est trop tôt pour vous. » Il abreuvait de faramineux pourboires les gens de maison qui le flattaient et faisaient des courbettes. Ainsi, s'étant un jour approché du concierge, il avait demandé : « Pourriez-vous me prêter cinquante francs ? » Et il avait ajouté illico : « Gardez-les. C'était pour vous. » Il trouvait le métier d'hôtelier un des plus humains qui soient et savait comme personne que la vie de l'hôtel, où les hommes se fuient, était l'image même de la société. Les rites du Ritz n'avaient pas de secret pour lui. Il y faisait quérir des glaces facturées huit cent cinquante francs pièce, de la bière fraîche, commandait un

gigot, du bœuf à la vinaigrette ou un melon frais embué de porto 345 (un nectar!), qu'il dégustait seul ou avec des amis dans un salon retenu à son nom. Ou une petite salle à manger privée, aux lampions à demi éteints qui tenaient à l'écart le chahut assourdissant des soupeuses et des soupeurs. Jusqu'à trois fois par semaine, il offrait des dîners fastueux auxquels il avait fini par renoncer, n'y assistant plus en personne et préférant buvoter une flûte de champagne au chaud dans son lit.

S'il avait une tendresse « ritziennne » pour le Ritz, Proust dînait aussi au Crillon, place de la Concorde, ou chez Ciro, rue Daunou, appelé itou Ciro's. Et, bien sûr, Larue, place de la Madeleine, aujourd'hui disparu, qui était en vogue comme le Café Anglais, 13, boulevard des Italiens, et le Café de la Paix, que les Schiff jugeaient correct le midi, mais pas le soir à cause d'un orchestre si bruyant qu'on ne s'entendait plus. Il y rédigeait sa correspondance devant un chocolat mousseux ou dînait selon son habitude dans une salle privée. Heureux temps! Inséparable du temple du parisianisme élégant qui était son chez-soi, il disait simplement : « On n'est pas bousculé ; j'y ai mes habitudes. » Mais ses largesses étaient moins gratuites qu'il ne paraissait et il indemnisait au prix fort les informations soutirées au petit personnel qui groomait à son profit. Il récoltait des pépites dont il faisait le miel de son roman auprès des chasseurs, serveurs, livreurs, portiers (mémoire des clients), liftiers (passeurs d'ascension sociale), femmes de chambre (dresseuses d'oreille), garçons d'étage (mouchards des couloirs) en gilet rayé à manches qui gagnaient du galon, avec qui il conversait à plaisir et qu'il appelait par leur prénom, comblait

de faveurs après avoir fait leur conquête. Certains dont il s'amourachait devenaient ses amants et s'incrustaient chez lui. Tous lui filaient les tuyaux dont il avait besoin, y compris le veilleur de nuit qui connaissait les lieux comme sa poche et qu'il escortait dans sa ronde quand il n'y avait plus un chat. Le Ritz était son observatoire en mondanités et lui fournissait les anecdotes qu'il n'aurait grappillées nulle part ailleurs. « Je suis un peu concierge », concédait celui que l'on dénommait à raison « monsieur fouilleur de détails ».

La Spectaculaire Histoire des rois des Belges

Perrin, 2007
et Tempus, 2009

SUR L'AUTEUR

Patrick Roegiers ou les anamorphoses d'Orphée

Alain Goldschmidt
Luce Wilquin, 2006

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Cet ouvrage a été imprimé sur papier FSC (www.fsc.org) bouffant Médiopaque.

FSC est une association d'utilité publique internationale qui s'engage pour une exploitation durable des forêts.

Elle est soutenue par toutes les grandes organisations environnementales, par des organisations engagées sur le plan social et des organisations de l'économie forestière et du bois.

Elle est indépendante et ne poursuit en aucun cas des intérêts financiers.

RÉALISATION: PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION: CPI FIRMIN DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL: JANVIER 2010. N° 91457 (00000)
Imprimé en France